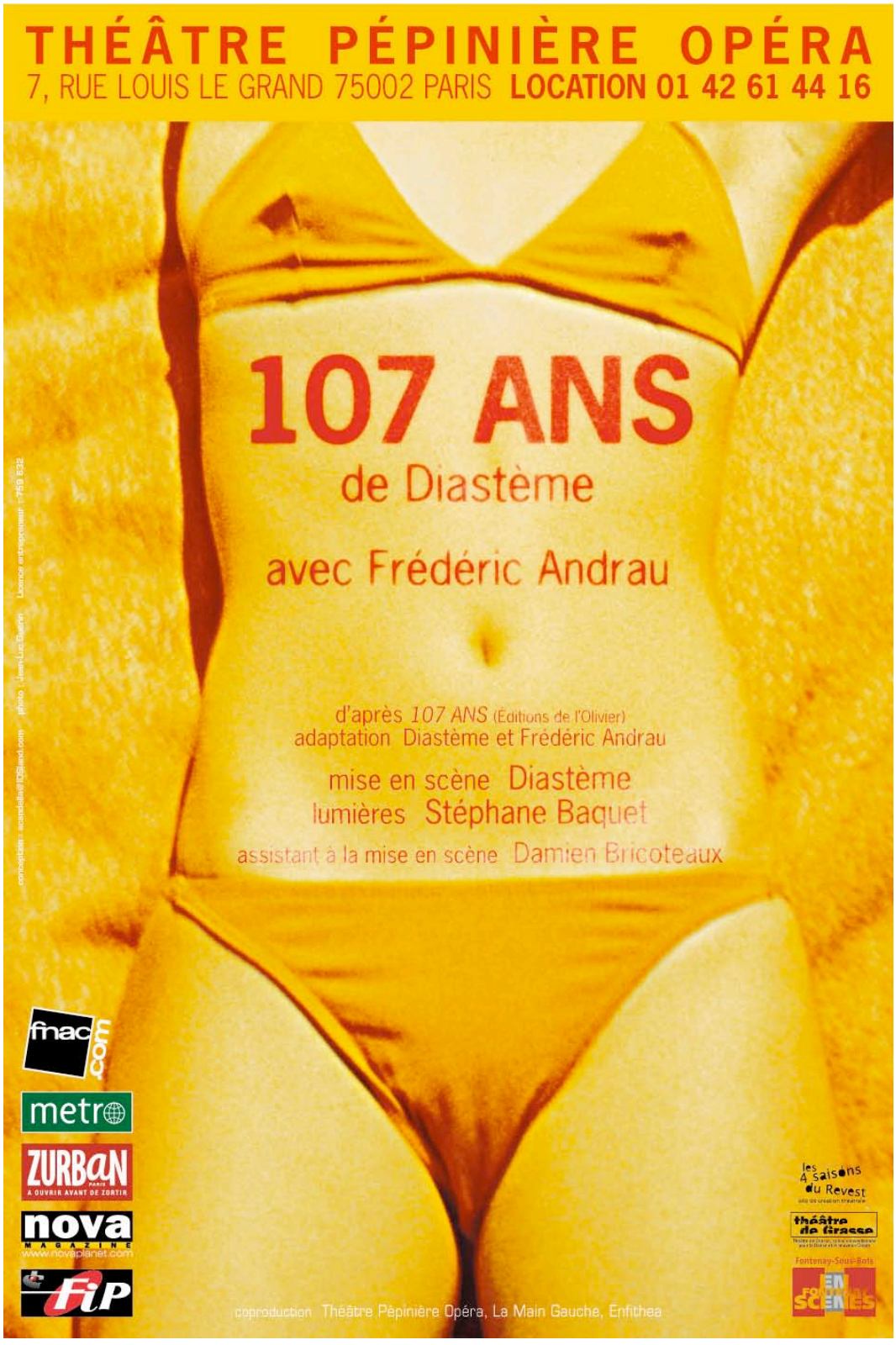


DOSSIER DE PRESSE

La Main Gauche
17, rue André Laurent 94120 Fontenay-Sous-Bois
Tél. : 09 54 60 74 15 – 06 73 03 65 95
www.lamaingauche.eu - contact@lamaingauche.eu

pariscope

Simon doit avoir 16 ans. Sa petite amie de toujours, Lucie, l'a quitté pour partir en bateau avec un gros musclé. Alors il déprime sévèrement. Si bien qu'il se mutile et fait des tentatives de suicide ratées… Jusqu'où l'amour fou peut-il conduire une âme ? Il est des cris qui nous bouleversent, qui nous retournent le cœur et nous donnent la chair de poule. Le cri d'amour de *107 ans* est de ceux-là. Recouvert de poésie et d'humour noir, caché sous une simple histoire d'adolescent mais d'une force incroyable.

Si le texte de Diastème est assez beau, son interprétation par Frédéric Andrau est magnifique. Le comédien nous a fait frissonner de plaisir. Ce personnage qu'il s'est fabriqué sur mesure est à la fois drôle et touchant. Avec ses grosses lunettes, son grand pull, son vieux jean, sa démarche hésitante et sa voix à peine muée, il a quelque chose d'attachant. Comme l'image d'un ado incompris, sorti de nos années lycées…. Mais sa fantaisie, son imagination, son bagout lui apportent un autre visage, plus complexe, plus adulte, plus émouvant encore.

Sur la scène noire et dépouillée, Simon nous renvoie en pleine lumière sa solitude et son immense détresse. Son récit désespéré nous atteint en plein cœur et nous transperce, comme le cutter acéré qu'il s'est planté dans les veines.

Lise de Rocquigny – 15 décembre 2004

L'EXPRESS

Les histoires d'amour sont des histoires de grandes personnes. Sauf que les grandes personnes ne peuvent pas en parler sans y tartiner du pathos ou du cynisme, ce qui est la même chose, mais vu à l'envers. Les enfants, eux, quand ils se mettent à aimer, n'en parlent pas. Si la chance leur est donnée de grandir, il se peut que le désir les prenne de mettre des mots sur ce qu'ils ont vécu, des mots d'enfants, alors, des mots sortis d'une bouche encore tachée de chocolat. Cette effarante incursion dans le secret d'un cœur qui se livra aux dangers de l'amour à l'âge où l'on joue au ballon, l'écrivain Diastème l'a osée dans un long soliloque intitulé *107 ans,* en tous chiffres. C'est quoi, cent sept ans ? L'éternité ? Mais oui. Cent sept ans, c'est aimer alors qu'on n'est plus aimé. C'est frôler la mort, entrer dans la folie. C'est vivre et payer la note rubis sur l'ongle, aussi salée soit-elle. Sur la scène habitée d'une seule lumière mouvante, un adolescent essaie de négocier avec la foudre qui vient de s'abattre sur lui. Lucie, son amour depuis quatre ans, est partie pour un autre. La douleur lui arrache un sourire et la peau. Le sourire, c'est l'arme fatale. Pas celle qui tue, non, celle qui permet de tenir. Frédéric Andrau, jeune comédien tout en finesse et en jambes, est ce sourire-là, et la voix qui va avec. Une voix douce, une voix qui craint de déchirer les cicatrices, sans se priver pourtant d'en dire l'étendue et le nombre. Commence alors le récit d'un calvaire, l'entrée progressive dans un processus d'autodestruction du corps, la recherche de la plus grande solitude dans cet univers où, lorsqu'un être vous manque, tout est dépeuplé. Le récit de Diastème ose la pudeur sans édulcorer les faits, qu'il décrit avec la précision que l'on doit à ceux qui les ont vécus. Ses mots sont crus, nets, vrais, mais la tendresse qui les meut leur confère une noblesse bouleversante. Son langage ? La drôlerie, qui permet de dire le pire sans trembler. A ce jeu-là, Frédéric Andrau est l'interprète idéal de ce qui apparaît d'ores et déjà comme l'un des grands moments du théâtre privé de cette fin d'année.

Laurence Liban - 13 décembre 2004

Télérama

Simon aime Lucie qui aime… Stephen. Simon bascule peu à peu dans la folie jusqu'à s'infliger des blessures physiques pour tenter d'apaiser ses souffrances morale.

D'une écriture aiguisée, le texte de Diastème nous entraîne à travers les méandres de cette raison qui s'égare. Sobrement mis en scène, Frédéric Andrau réalise une performance d'une formidable justesse. Tour à tour fragile, drôle, désespéré, il nous fait partager chaque tressaillement, chaque vibration de l'esprit et du cœur de Simon.

Michèle Bourcet – 15 décembre 2004

LE FIGARO magazine

De l'amour

L'histoire est simple, magnifique, terrible : un jeune homme aime une jeune fille d'un amour absolu. L'adolescente répond à cet amour, le nourrit d'une vraie tendresse mais se prête en fait plus qu'elle ne se donne, jusqu'au jour évident où elle rencontre un beau garçon sympathique et bien bâti. Un de ces garçons normaux qui vous font rentrer pleinement dans la société. Et on la comprend : il est impossible, ce jeune homme qui l'aime. Un être bizarre, disgracieux, mal dans sa peau, obsessionnel, trop original, trop intelligent. Le genre de gars parfait pour discuter, pour vous apporter un autre regard sur le monde, pour faire sentir la dimension spirituelle des choses. Mais impossible vraiment, limite dangereux. Et il va le prouver face à l'épreuve. En se blessant, en se mutilant, en criant son amour jusqu'à l'inscrire sur son corps avec la pointe d'un couteau.

Le texte est impressionnant, saisissant de vérité et de force. Frédéric Andrau, qui joue ce jeune homme, est seul en scène dans un décor absolument nu. C'est sa puissance de comédien qui fait la réussite du spectacle. Il sait faire passer la plus petite des sensations avec une voix et une gestuelle qui vous font vibrer l'âme.

Un magnifique travail qui fait penser à un autre monologue très émouvant au Guichet Montparnasse : *Anna*. Pascale Martineau, elle aussi, est formidable de sensibilité. De grands moments.

Jean-Luc Jeener – 31 décembre 2004

Le Journal du Dimanche

C'est un premier amour, de ceux dont on ne se remet pas. Simon et Lucie sont jeunes et s'aiment d'un amour fusionnel. Un jour, elle le quitte. Lui continue, à en devenir dingue. L'amour d'enfance débuté dans la grâce et l'innocence vire à l'obsession, à la fixation morbide.

Pour se mettre dans cette peau qui souffre et sur laquelle il écrit au cutter le nom de l'infidèle, Frédéric Andrau choisit un ton candide, monocorde, symptôme de la maladie mentale, qu'il ne lâche pas, comme son éternel sourire.

Un parti pris périlleux. On peut ne pas entrer dans ce texte à la limite de l'impudeur, ne voir dans l'interprétation qu'une performance, avec son côté fabriqué, artificiel. Le seul vrai risque que l'on courre, c'est de recevoir un direct au cœur.

Annie Chénieux – 9 janvier 2005

LE FIGARO

Les chagrins de Simon

On pouvait craindre le pire : un auteur qui, après un récent succès au théâtre, *La Nuit du thermomètre*, sa première pièce, écrit une suite sous forme de roman qu'il adapte immédiatement pour la scène. On suspecte qu'il y a comme une idée de l'exploitation d'un filon. Ajoutez à cela qu'il s'agit d'un monologue, genre périlleux, guetté par tous les dangers de la complaisance narcissique. Et pour couronner toutes ces menaces, voici un titre, sibyllin, *107 ans*, et un thème : un tout jeune homme très sensible évoque, sur fond de détresse psychiatrique, son désespoir et la belle qui l'a quitté. On s'attend à du pathos, à une obscénité sentimentale autobiographique vaguement déguisée en objet littéraire et théâtral.

Ce n'est pas le cas. D'abord parce que l'auteur, Diastème, sait écrire pour les planches même si l'on peut lui reprocher quelques facilités dans les deux acceptions du terme. De plus, Diastème, a également mis en scène son texte, et ce de façon sobre et efficace.

Mais enfin, et surtout, il a cet acteur, Frédéric Andrau, qui jouait déjà dans *La Nuit du thermomètre* avec Emma de Caunes qui était Lucie (tous deux nommés aux Molière 2003). Aujourd'hui, voici Simon seul en scène. Dans une langue qui mêle à loisir le relâchement et la tenue, il raconte sa bien-aimée avec des mots parfois bien doux et bien émouvants. Simon est souvent très drôle comme les douloureux et les maladroits inquiets de l'amour ; drôle quand il parle de son corps, de la jalousie, des sportifs ou de son psychiatre, l'ineffable Walter, qui ne sert pas à grand-chose.

Si le spectacle reste inégal, on ressort néanmoins avec ce sentiment plaisant d'avoir assisté à une chose toute modeste mais précieuse : le profonde et discrète complicité entre un auteur et son interprète, ce qu'on peut appeler, toutes proportions gardées, bien sûr, le « syndrome Federico-Marcello ».

Hervé de Saint Hilaire – 7 décembre 2004

ZURBaN PARIS

« Je vise le cœur »

Après *La Nuit du thermomètre*, l'auteur prolonge le personnage de Simon dans *107 ans*. L'humour est noir, la déclaration d'amour bouleversante…

Diastème est un drôle de bonhomme. Un musicien devenu journaliste « par hasard » dont le CV égrène trois romans, autant de recueils et deux pièces de théâtre. Les supports sont divers mais on tient le fil rouge : l'écriture. « *Ecrivain, c'est atrocement chiant comme métier ! Tu es tout seul la nuit à te battre pour réduire ton taux d'alcoolémie et tes états dépressifs. Il y a du plaisir dans « l'avoir fait » mais pas dans « le faire ».* »

Solitaire mais pas maso, Diastème a donc trouvé au théâtre quelques compagnons de route salvateurs. Il y a trois ans, il mettait en scène Emma de Caunes et Frédéric Andrau dans *La Nuit du thermomètre*, adaptée de son roman éponyme. Rebelote avec *107 ans*, bouleversant monologue de Simon, personnage clé de la pièce précédente. « *Ce n'est pas la suite à proprement parler. Plutôt une autre histoire avec les mêmes personnages.* »

Fou d'amour et prêt à tout, Simon parle à Lucie. Elle n'est pas là mais pourrait l'être. Invisible et impalpable. A l'écoute et sans réponse. Que se passera-t-il ? « *L'idée de base était de faire un roman d'amour absolu qui se lise comme un polar. Je savais dès le départ que j'utiliserai la deuxième personne du singulier. C'est efficace et étrangement très peu utilisé au théâtre.* » Si Diastème a conservé la forme, l'adaptation du livre a nécessité quelques petits arrangements avec les mots. *« On l'a dégagée de toutes les références littéraires et d'une longue digression centrale. Il fallait rester scotché à l'histoire. Jouer le suspens et se concentrer sur le récit. Je redoute beaucoup l'ennui au théâtre !* » Et la violence des automutilations que s'inflige Simon ? « *Je peux aimer le grand guignol mais je ne voulais pas les matérialiser sur scène. Les raconter avec de la distance et un petit sourire est plus bouleversant que de les voir…* » Bien vu. Surtout quand le « petit sourire » est celui de Frédéric Andrau. Ravalant ses instincts meurtriers avec des Quadro Pocket, se taillant les bras comme on grave un nom sur sa table d'écolier, il compose un Simon inoubliable. Aimant jusqu'à en être inquiétant. « *Pour un auteur, trouver un interprète exceptionnel que Frédéric est une chance inestimable. La base de son personnage vient d'une phrase de Dostoïevski :* « Je considère l'excès de conscience comme une maladie. » *Quand une personne est dans cet excès-là et que plus rien n'a de valeur, de sens ou de but, que reste-il ? L'amour. S'il est devenu mielleux, commercial et publicitaire, c'est cependant ce qu'il y a de plus violent au monde ! Ce n'est pas mièvre du tout, ça rend fou ! Simon se voue à l'amour comme d'autres se vouent à Dieu. Sans rien attendre en retour… L'organe que je vise, c'est le cœur.* » Il faut « courir, il faut hurler, il ne faut pas se laisser faire », conclut Simon. Quitte à ce que cela dure 107 ans ? Le temps qu'il aura fallu pour bâtir Notre-Dame…

Charlotte Lipinska – 8 décembre 2004

les Echos

Fou d'amour

Elle est partie. A la mer. Elle va faire du bateau avec un vieux, dix-sept, dix-huit ans. Elle lui a demandé de ne plus l'appeler. « *Comment elle peut tout mélanger ?* » Simon a bien essayé d'être « *sage comme un mouton mort* ». Mais « *les trois mots sont arrivés : elle m'a quitté* ». Alors il a avalé un poisson, vivant. Désormais, il est un tueur. Et il a tout de même téléphoné. Parce qu'il adore la voix sur le répondeur.

Simon aime Lucie depuis quatre ans, ils passaient tous les vendredis soirs et samedis ensemble, il sait tout d'elle, qu'elle a perdu son père dans un accident de voiture quand elle avait six ans et demi, que sa mère est toujours aux Alcooliques, il a eu le coup de foudre quand, à douze ans, dans la cour de l'école, elle est venue lui parler de Jane Austen, lui, il aimait Kerouac. Ils ne se sont plus quittés, il voulait lui faire un enfant, à seize ans on a le droit, et puis « *les trois mots sont arrivés* », et il s'est « *éclaté sur le bitume* », il avait envie de tuer quelqu'un, alors il a mangé un poisson vivant. « *Maintenant, je suis un tueur...* »

Créé cet été dans le « off » d'Avignon, ce monologue d'un adolescent devenu fou d'amour est signé Diastème. Journaliste, scénariste et romancier. Auteur d'une première pièce, *La Nuit du thermomètre*, qui mettait en scène, déjà, deux adolescents dans une difficile relation d'amour, Simon et Lucie. Il y dirigeait Emma de Caunes et Frédéric Andrau, nommés aux Molières l'an dernier. Diastème a repris ses personnages dans un nouveau roman, *107 ans* et a retrouvé Frédéric Andrau pour cette adaptation. Ce comédien à la voix étrangement douce, au sourire un peu contraint, est, ici, prodigieux. Sur le fil de l'insupportable, ce texte qui mêle avec une intelligence diabolique autodérision et désespoir, naïveté et roublardise, complaisance et émotion est littéralement habité par Frédéric Andrau, qui fait tout passer, et laisse K.-O., le cœur sur les lèvres.

Annie Copperman – 13 décembre 2004

FIGARO Scope

L'amour fou

Simon est un jeune homme amoureux et entier qui porte l'amour comme un flambeau mais aussi comme une croix. Il est amoureux de Lucie qui l'aime en retour mais qui lui préfère tout de même un beau jeune homme bien bâti. Il faut dire qu'il n'est pas très fréquentable, le Simon, avec sa passion obsessionnelle... Qui peut aimer comme cela ? Mais c'est aussi cet excès d'amour qui le sauve. Dans une grâce quasi évangélique.

CRITIQUE. ♥♥Frédéric Andrau, seul en scène, est excellent. Fragile, douloureux, le comédien est bouleversant dans le rôle du jeune homme. L'histoire de cet amour fou, démesuré, violent jusqu'à l'insupportable, devrait créer chez nous un sentiment de répulsion. Et c'est tout le contraire qui se produit. Du grand art.

Jean-Luc Jeener - 12 janvier 2005



Folle performance !

Depuis que sa Lucie l'a quitté, Simon a totalement disjoncté. Cet amour, c'était sa drogue forte, sa came à l'âme. Dorénavant, l'ado dérape. Anorexie, scarifications sanguinolentes, il ne s'épargne rien. Inexorablement, il s'enfonce dans la folie comme la lame de son cutter dans sa chair…

Ce monologue hallucinant est la suite de *La Nuit du thermomètre*, la première pièce de Diastème, interprétée par Emma de Caunes et Frédéric Andrau. C'est ce dernier que l'on retrouve dans une performance exceptionnelle. L'acteur se glisse dans la folie autodestructrice de son personnage avec une originalité et un talent époustouflants. C'est drôle, cruel, profond comme une entaille qui n'est pas près de se refermer dans nos mémoires.

Alain Spira – 15 décembre 2004



Frédéric Andrau, l'acteur qui va vous émouvoir

A l'origine, c'est un roman. Son auteur, Diastème (éditions de L'Olivier), l'adapte et met en scène Frédéric Andrau, brillant jeune homme qui interprète avec une douceur terrible le rôle de Simon, potache qui revit devant nous son amour littéralement fou pour Lucie. Sur les affres désordonnées de l'Eros implacable et sur la jalousie (qui est une « *petite chienne rousse* », disait Delteil), Diastème invente d'épatantes variations à l'usage des jeunes générations.

Frédéric Andrau, sur le plateau nu, judicieusement éclairé (lumières de Stéphane Baquet), tient artistement son monde en haleine avec une grâce joueuse, d'autant plus bouleversante que celui qui parle est censément devenu gibier d'asile pour crime d'amour.

C'est beau, rare, déchirant, toujours inattendu, insolite.

Jean-Pierre Léonardini – 18 décembre 2004

20 minutes

Fou d'amour pour une héroïne absente

Trois ans après *La Nuit du thermomètre*, Diastème retrouve son personnage masculin fétiche dans la pièce *107 ans*, au Théâtre de la Pépinière Opéra (Paris 2è). Voilà donc Simon, un adolescent fou d'amour pour Lucie, le personnage que jouait Emma de Caunes dans la pièce précédente.

Il lui parle mais elle ne répond pas. Et pour cause : Simon est seul en scène.
Où est- elle ? Où est- il ? Le suspense est savamment ménagé. Car si l'amour rend aveugle, ce garçon n'y voit plus très clair… L'amour de Simon confine au dévouement. Sans rien attendre en retour. Extrême, absolu. Un amour comme seuls les adolescents semblent encore le rêver. Cru parfois, drôle souvent, *107 ans* pique là où ça fait mal: en plein dans le mille du passage à l'âge adulte. Là où l'on troque ses convictions. Là où l'on brade sa naïveté. Tour à tour farceur, lucide ou résolu, Frédéric Andrau compose un Simon étonnant. Si l'on gravait un prénom au Typex sur une table d'écolier, lui prend un cutter et se taille les bras. Passionné jusqu'à en être inquiétant…

Ch. L. – 20 décembre 2004

la Croix

Simon aimait Lucie mais Lucie a quitté Simon. Cette trame simple pourrait faire craindre une bluette adolescente sans âme, comme en inspirent tant de journaux intimes rédigés dans la fièvre des premiers émois…

La pièce de Diastème, sans rechigner à l'humour, n'appartient pas au registre de mièvrerie. Elle laisse la parole à Simon, interprété, seul en scène, par Frédéric Andrau, époustouflant. Doucement, presque sans s'en apercevoir, le spectateur partage le plus intime des émotions et des sensations du jeune homme.

Ce voyage, qui ménage quelques haltes poétiques, laisse bouleversé.

Bruno Bouvet – 18 décembre 2004

l'arche
le mensuel du judaïsme français

On se souvient de *La Nuit du thermomètre*, Molière 2003, première pièce de Diastème. Le deuxième essai est également une réussite, avec *107 ans*, adaptée de son roman, avec son comédien fétiche, Frédéric Andrau. Ce n'est pas la suite de *La Nuit…* mais on y retrouve Simon et Lucie, les deux personnages qui avaient connu un succès foudroyant sur la scène.

Ici, Simon est seul. Il parle de Lucie qui l'a quitté et de l'amour immortel qu'il lui porte. Le temps ne guérit pas forcément les blessures. Simon sans Lucie devient fou.

Ce texte est écrit avec un rare talent. Frédéric Andrau est bouleversant. Sans accessoire, sans pathos, sans mimiques ou gestes excessifs, le comédien est le jeune garçon habité par le désespoir, qui s'inflige des souffrances insupportables, l'amoureux qui a dédié sa vie à son amour Lucie.

Le comédien parvient à faire rire, à faire peur, à provoquer des frissons dans cette histoire d'amour total, sans restriction, sans calcul, drôle par moments, cruelle et sans espoir.

Le public ne s'est pas trompé en l'applaudissant très longuement.

Karolina Wolfzhan – 8 janvier 2005

La folle histoire de Simon sans Lucie

Après le succès de sa première pièce de théâtre, *La Nuit du thermomètre*, le prolifique Diastème revient avec une deuxième oeuvre coup-de-poing : *107 ans*.

Cette adaptation théâtrale de son dernier roman offre à Frédéric Andrau le rôle de Simon, qu'il tenait déjà au côté d'Emma de Caunes dans *La Nuit du thermomètre*. Un monologue bouleversant servi par un grand acteur.

Récit d'un amour déchu, *107 ans* est une longue lettre d'amour que Simon, un adolescent ce qu'il y a de plus normal en apparence, adresse à Lucie, sa bien-aimée. Simon a 16 ans, mange des gâteaux carrés au chocolat pour mieux les vomir, trimballe à mobylette des rêves de beatnik, se taillade les bras à coups de cutter et se meurt depuis que Lucie l'a quitté. Cent sept ans, c'est le temps qu'il a fallu pour construire Notre-Dame de Paris, d'où l'expression "ça va pas durer cent sept ans" . Et Simon devrait oublier Lucie en moins de temps que ça ?

Le temps, selon l'adage, guéri les blessures. Mais Simon, fou d'amour, ne se guérit pas. Ses sentiments font peur, frôlent le délire, ils sont forts... et s'accrochent avec violence.
La pudeur de la blessure la folie dans laquelle tombe Simon, l'autodestruction et la souffrance sont abordés avec pudeur, humour et justesse. Qui n'a jamais aimé de cet amour-là, aimé à en mourir, à en perdre la raison ? Peut-on jamais cesser d'aimer notre premier amour ?
Diastème répond à ces questions par un texte fort, épuré, brutal et choquant, montrant qu'aimer l'autre, même dans son absence, le chercher toute sa vie, n'est pas simplement une idée folle.

Mélanie Roéro - 7 décembre 2004

Politis

Vite une reprise !

Trois beaux spectacles de Vinaver et de Diastème

Par rapport au « off », la nouvelle direction du « in » n'a pas pris position. Juste des relations de bon voisinage. Pourtant, 700 spectacles qui se font dans votre dos, cela doit « interpeller » ? L'édition 2004 de la manifestation parallèle a retrouvé sa prolifération et son public (plus important que dans le « in »). Dans le lot de ce qu'il nous a été possible de voir, deux spectacles nous ont paru d'un intérêt particulier. Il est urgent qu'ils soient repris !

Au Balcon, la compagnie belge Tu présente deux courts textes de Michel Vinaver, *11 septembre 2001* et *la Visite du chancelier autrichien en Suisse*. Deux textes politiques d'un grand auteur qui, généralement prend parti par la neutralité, ou plutôt par une mise en place de l'histoire où le spectateur trouve lui-même sa vérité. Pour évoquer le 11 septembre, il additionne les fragments que l'on a de cette journée : déclarations des victimes, des terroristes, de Bush, etc. C'est brut et, dans la mise en scène de Jean-François Demeyère, d'une admirable brutalité. Derrière les acteurs, des tableaux électroniques et du rock forment le cadre visuel et sonore de ce moment de folie. La force de ce texte à la fois documentaire et construit, le contraste des acteurs et des machines qui reproduisent la voix humaine communiquent le sentiment de participer à une tragédie où, comme dans l'Antiquité, l'homme est dépassé par un destin effroyable. Quant au second texte, il parle de l'extrême droite avec un courage intellectuel devenu rare.

A la Luna, Diastème, connu comme chroniqueur de rock romancier et scénariste, met lui-même en scène sa seconde pièce, *107 ans*. Il y reprend un personnage qu'il avait déjà fait vivre dans un roman et une première pièce : un grand ado, Simon, amoureux fou de Lucie. Et cette Lucie est partie avec un autre. Alors, seul, il écrit son nom sur sa peau avec un cutter, s'automutile légèrement, frappe, hurle sa passion et continue à vivre dans cet amour alors qu'il est dans un service psychiatrique. L'acteur, Frédéric Andrau, qui a collaboré à l'adaptation du texte, est bouleversant parce qu'il fait comprendre ce qu'il y a de pur, d'immensément pur, dans un être qui passe pour fou. Diastème sème le rire et le freine. Il dit la douleur de la jeunesse au plus brûlant. C'est un spectacle pour un acteur et toute la jeune humanité.

Gilles Costaz – 29 juillet 2004

La Provence

Tout commence par un jeune garçon, Simon, d'une vingtaine d'années, qui raconte son histoire qui a commencé lorsqu'il avait 17 ans et qu'il était déjà amoureux fou, vraiment fou, de Lucie. Le charisme de ce personnage est tel qu'on va l'écouter avec passion tout au long de ce spectacle subjectivement trop court. Durant 90 minutes, on pourrait entendre les mouches voler tant la salle est subjuguée par cette histoire universelle et épurée. Le jeune homme nous parle de tout. De la vie, de l'amour, de la jalousie, de la maladie et de la mort, dans un chant parfois désespéré, et toujours très beau.

L'acteur interprète son personnage comme s'il était notre copain, notre fils ou notre ami ; il se confie à nous dans toute son intimité, avec des paroles bouleversantes de sincérité.

Il y a aussi dans ce texte beaucoup d'humour, très subtil mais toujours accessible. Parfois, on flirte aussi délicatement du côté de l'humour noir.

La mise en scène, toute en finesse et élégance, relance judicieusement l'intérêt du spectateur. Elle souligne la folie douce et ordinaire du personnage.

L'auteur, Diastème, a écrit cette pièce pour Frédéric Andrau, qui incarnait déjà le personnage de Simon dans son précédent spectacle *La Nuit du thermomètre*. Deux nouveaux talents sont nés.

Pierre Prosper – 24 juillet 2004

l'Humanité

Adolescente intransigeance amoureuse

" J'vais pas t'attendre 107 ans ", disait-on quand nous étions gosses. *107 ans*, c'est le titre du roman, puis d'une pièce de et mise en scène par Diastème, dont celle intitulée *La Nuit du thermomètre* avait été un succès, au Théâtre Marigny, en 2003 (avec Emma de Caunes et Frédéric Andrau).

Simon, adolescent, attend, attendra ? Quoi, qui ? Lucie, la fille qu'il aime depuis quatre ans, celle qui le fuit depuis le début des vacances, depuis qu'il y a eu crise, rupture pour elle. Simon attend, mais ne prend pas son mal en patience. Il a mal, c'est tout.

Lucie, Simon décrète âprement qu'elle est le seul amour de sa vie, qui pourtant ne fait que s'amorcer. C'est que Simon est pris d'une espèce de goût de l'absolu ; il diffère, bien sûr, en son langage, sa dignité, (bref, de beaucoup) de celui de Bérénice dans Aurélien, mais il a lui aussi belle et inquiétante force.

Traiter, de nos jours, de l'amour ado en grande souffrance aurait pu nous mener à des billevesées " psychologisantes ", ou pis, au registre d'une sitcom péniblement légère. Rien de tel ici. L'écriture de Diastème est dégraissée, sans tabou et suscite parfois une franche hilarité. L'auteur a ce don de faire retour sur la part très solitaire, d'un renfrognement un peu autiste, de certaines adolescences dans leur rejet, leur ferme dégoût de ce qui les environne ; et ce, sans particulièrement avoir été malmenées par la vie.

Simon sort peu, ne fume de joint ni ne boit d'alcool. Il a eu son bac un an en avance. " Tout va bien ", en déduit son père. Simon se rassemble tout entier en un point obsessionnel : être à nouveau avec Lucie, à Rome l'emmener. Avant, après cet instant T qui le cataloguera fou, le garçon, s'adressant toujours à " elle ", dira sans détour ce qu'il s'inflige pour pallier son absence : les gaufres Quadro Pockets au cacao lyophilisé et le coca, engloutis à la chaîne et vomis bien vite. Bientôt, le gosse évoquera les lettres L.U.C.I.E. suppurant sur son corps chaque jour tailladé.

À trente-trois ans, Frédéric Andrau est l'adolescent Simon avec une empathie tenue sans faille 1 h 30 durant. Sous une lumière grise, autour du comédien (lunettes en plastique, jean et chemise rouge démodée) une chaise, une sacoche. Et puis ce confinement, que sa présence crée à elle seule, celui de la chambre d'un môme perclus de désirs inassouvis, de rage. L'enfermement, parfois pathétique, dans la folie de plus en plus, de Simon, sa prise de conscience par éclairs de cet état, tout cela est fouillé par le jeu de Frédéric Andrau qui dessine à l'adolescente intransigeance amoureuse une attitude incroyablement crâne, et brave aussi, étrangement. Une belle performance.

Aude Brédy – 15 juillet 2004

L'avant-scène théâtre

Drame de la passion

Révélé par La Nuit du thermomètre, jouée par Emma de Caunes et Frédéric Andrau, Diastème met en scène lui-même sa seconde pièce, qui n'est qu'une longue lettre d'amour. Un étudiant parle à celle qu'il aime et qui l'a quitté. Ne pouvant croire que cette histoire est finie, il conte le récit de ses espoirs, de sa souffrance et de tout ce qu'il entreprend – une forme d'automutilation, des gestes de violence – en gardant toujours le sourire de la passion. Frédéric Andrau est l'interprète bouleversant de cet homme fou dont il détaille la douleur sans retirer le grand humour de l'auteur, son langage à l'admirable double tranchant. On attend la reprise de 107 ans avec impatience.

Gilles Costaz – 15 août 2004

Belle pièce au charme hanté ! Un cadeau cruel et poignant qui couronne *in extremis* l'année 2004. Après avoir publié plusieurs ouvrages, Diastème est resté dans nos mémoires comme l'auteur un peu à part d'un texte singulier, *La Nuit du thermomètre*, crédité d'un joli succès au Théâtre Marigny avec une nomination aux Molière 2003 pour ses deux interprètes, Emma de Caunes et Frédéric Andrau.

Avec *107 ans*, on retrouve avec bonheur une vision du monde féroce mais vitale, au service, cette fois, d'une histoire d'amour absolu. Qui est Simon ? Un ado de 16 ans taraudé par la jalousie, un doux monstre rêvant de contes de fée ! Son parcours est du côté de la bande d'arrêt d'urgence. Lucie, sa petite amie tant aimée, l'a quitté pour aller faire du bateau avec un gros naze musclé : « Trois mots sont arrivés et j'ai valsé comme un gamin ! »

Le bonheur ne revêt pas toujours les beaux habits de lumière que nos rêves adolescents lui prêtaient. Alors, il déprime : mutilations, tentatives de suicide, etc…

Ce récit qui enchante autant qu'il entame n'aborde que des thèmes graves (la trahison, la mort) mais il est d'une drôlerie surprenante et d'une liberté souveraine. Creusant ces petites douleurs atones, il nous entraîne au creux d'une génération vouée au désenchantement.

Co-adaptateur et comédien fétiche de Diastème, Frédéric Andrau est épatant dans ce rôle de gamin tétanisé par d'archaïques démons. Si certains acteurs occupent l'espace, lui, il l'absorbe. Sa séduction poignarde. Subtil, jamais dans l'ostentation ni dans le pathos, il impose une incroyable incarnation du désespoir. Sur la scène noire, sans apprêts, il nous renvoie en pleine poire la figure lumineuse de Peter Pan. Il arrive que le texte s'enlise dans quelques longueurs : péché véniel qui n'empêche pas l'auteur-metteur en scène de tenir sa ligne dans cette exploration extrême de la complexité humaine.

Quelle que soit la porte d'entrée que l'on choisisse pour pénétrer dans l'univers de Diastème, on n'en sort jamais indemne. Comme un voyage sur des montagnes russes qui vous met le cœur à l'envers.

Myriem Hajoui – semaine du 17 au 23 janvier 2005

France BLEU Vaucluse

La force de l'amour n'attend pas le nombre des années. Simon a dix-sept ans et il voue à Lucie un sentiment absolu, passionnel, étouffant peut-être ? Sa première passion...

Elle l'a quitté et lui en a perdu son équilibre, condamné à traîner sa souffrance derrière lui.

Il se lacère le corps à coups de cutter et sombre désespérément dans une boulimie de gaufrettes arrosées de coca. Le temps ne semble d'aucun secours.

Adaptée du roman de Diastème, cette pièce intense et profonde pose la question de savoir jusqu'où peut-on aller par amour. D'un extrême à l'autre, du rire au larmes, de la plénitude à l'angoisse, lorsque le sentiment ronge l'être à la manière d'une drogue.

Des images qui frappent, un tourbillon de jalousies, sacrifices, folies, et la mort guette...

Frédéric Andrau incarne sur scène un Simon attachant, touchant, qui nous laisse pénétrer dans le labyrinthe chaotique de ses pensées les plus intimes.

Maud Garmy – juillet 2004

SPECTACLES SELECTION
LA LETTRE DES AMATEURS D'ARTS ET DE SPECTACLES

107 ANS

Article publié dans la *Lettre* n° 235

107 ANS de Diastème d'après *107 ans*. Adaptation Diastème et Frédéric Andrau. Mise en scène Diastème avec Frédéric Andrau. Simon aurait pu reprendre à son compte la maxime d'Esope. Pour lui c'est l'amour qui est la meilleure et la pire des choses, cet amour dévastateur qu'il ressent pour Lucie et qui va l'annihiler. Ils se sont connus sur les bancs de l'école, ils avaient douze ans. Ils ne se sont plus quittés. A seize ans, ils avaient tout exploré, goûté et senti du corps de l'autre, ils avaient voyagé jusqu'au fond de leur âme respective. Aussi lorsque Lucie lui annonça qu'elle le quittait, Simon n'a pas supporté. Ni la désertion de l'objet de sa passion, ni sa trahison, encore moins son absence, synonyme d'enfer. Ne plus pouvoir regarder, sentir, toucher, goûter ce corps qui était à lui, ni converser, ni rire des heures avec cet esprit si pareil au sien. Et puis surtout, l'imaginer dans les bras d'un autre alors qu'elle devait être à lui pour toujours. Aujourd'hui, à vingt-cinq ans, on le dit guéri, il sourit. Doucement, comme détaché du monde, il raconte son histoire avec ses mots à lui, une vision des choses qui lui est propre mais qui n'est pas celle des autres. Il raconte la lente descente aux enfers, la subtile dégradation d'un être qui a aimé et aime pour toujours sans espoir.

La Nuit du thermomètre (*Lettre* 210), nominée aux Molière 2003 dès cette première pièce, avait propulsé Diastème sur le devant de la scène. Il reprend pour *107 ans* le personnage de Simon et de Lucie, sans pour autant écrire une suite, ainsi que son comédien Frédéric Andrau. Ensemble ils adaptent le roman pour la scène. Frédéric Andrau connaît la moindre virgule de l'histoire de Simon. Durant près de deux heures, il s'approprie ce texte dur, effroyable, magnifique et émouvant, incarnant l'amoureux éconduit et éperdu. Grâce à une parfaite connaissance de chaque mot, de chaque respiration du texte, grâce à une diction exceptionnelle, il parvient dès les premières minutes à tenir son public sous le charme. Suspendu à ses lèvres, celui-ci est séduit par l'originalité du propos, la force du récit, l'émouvante pertinence des anecdotes et la justesse du ton, la complexité du personnage, habité d'un infini désespoir. Séduit aussi par la simplicité de la mise en scène, seulement rehaussée par le savant balayage des jeux de lumières créés par Stéphane Baquet. Séduit enfin et par-dessus tout par la formidable présence de ce comédien de trente ans si tôt rendu au sommet de son art.

RAPPEL

Ceux qui avaient découvert *La Nuit du thermomètre*, en 2002, se souviennent certainement de Simon et Lucie, ces deux adolescents qui, à la faveur d'une soirée de canicule, s'ouvraient aux sentiments amoureux avec un enthousiasme mêlé d'appréhension. Ceux qui avaient eu le tort de passer à côté ont aujourd'hui la possibilité de retrouver dans le rôle de Simon celui qui en avait été la révélation avec Emma de Caunes : Frédéric Andrau.

Privé de sa complice, il est, cette fois, seul en scène. Et pour cause : Lucie vient de quitter Simon. L'amour balbutiant qu'on avait vu se nouer a laissé la place à une rupture douloureuse et, dans un monologue ciselé, Simon confesse son désespoir. Nul besoin de connaître ce qui a précédé pour saisir l'intensité de cet amour fou : l'adolescent que nous avons tous été garde le souvenir de ce besoin d'amour absolu, de cette pureté totale des sentiments.

Diastème, également journaliste, scénariste et romancier (*107 ans* fut d'abord un roman) n'a pas son pareil pour écrire la ferveur adolescente, son mélange de naïveté, de fantaisie et de gravité. Par la grâce d'une écriture si sensible, son personnage gagne d'emblée notre amitié et c'est en grand frère qu'on assiste à sa plongée irrésistible vers la folie, tout entier gagné par la présence et le charme de Frédéric Andrau.

En exergue de sa pièce, Diastème déclarait : « *J'ai voulu raconter une histoire dans laquelle le temps, contrairement à l'adage, ne guérissait pas les blessures, une histoire d'amour absolu, à la fois drôle et bouleversante, qui puisse faire rire, faire peur et faire mal, comme la vie fait rire, fait peur et fait mal. J'ai voulu voir jusqu'où on pouvait aller par amour, quand on était prêt à lui dédier sa vie, quand on était prêt à aller jusqu'au bout.* » Il y arrive avec une simplicité et une justesse qui laissent la gorge longtemps serrée.

David Roux – janvier/ février 2005

OHLA!

Un garçon de 16 ans, Simon, est fou amoureux de Lucie. Mais ce n'est pas réciproque. *107 ans*, c'est l'histoire pathétique de Simon sans Lucie. Plaie béante en plein cœur, le jeune homme choisit l'ironie et l'autodérision pour exposer cette souffrance d'abord foudroyante puis installée, quotidienne. Car le propos de l'auteur est bien de nous prouver que le temps ne guérit pas des blessures.

Au contraire, Frédéric Andrau, acteur fétiche de Diastème, déjà impressionnant au côté d'Emma de Caunes dans *La Nuit du thermomètre*, y est remarquable d'hypersensibilité et de profondeur.

Semaine du 8 au 14 décembre 2004

PARIS BOUM BOUM

Pour Simon, une quinzaine d'année, il n'est rien de beau sauf l'amour. Lucie l'a quitté mais il l'aime pour toujours, avec cet infini désespoir qui le poussera, pendant des années aux suicides ratés comme à l'automutilation (pour apprécier de ne plus avoir mal après). Oui, il est fou d'amour mais au sens propre du terme. La spirale de la dépression l'entraînera loin du réel, vers les services psychiatriques spécialisés…

On a souvent l'impression qu'un monologue dit au théâtre aurait aussi bien, voire mieux, pu s'apprécier tranquillement chez soi. Ici, bien au contraire, il aurait semblé à la limite du supportable. Or, par la magie d'un interprète prodigieux, Frédéric Andrau et le parti pris par l'auteur/metteur en scène, Diastème, d'ancrer cette histoire douloureuse dans la vie et non dans la mort, la tendresse prend le pas sur l'horreur, le rire se mêle aux larmes, la liberté gagne sur l'enfermement.

Emotions intenses à ne pas manquer.

Janvier 2005

Auteur dans le vent pour amours adolescentes : Diastème confie à Frédéric Andrau le rôle de Simon, jeune homme fou d'amour qui s'abîme dans la folie et grave dans sa chair les stigmates de sa passion. La composition convaincue du jeune comédien fait frémir et le texte de Diastème apparaît comme un intéressant témoignage sur l'époque. Cette pièce, ethnographique malgré elle, est à voir pour qui veut comprendre les dérives psychologiques du monde contemporain, adroitement suggérées dans ces souffrances d'un jeune Werther moderne.

Simon et Lucie se sont aimés avec l'ardeur des premiers combats. Luttant contre des familles décomposées et défaites, ils ont bâti leur couple comme une citadelle les protégeant de l'indifférence de leurs proches. Enfants d'une bourgeoisie aisée et égoïste qui les met à l'abri du besoin sans assouvir leur désir d'absolu, ils sont devenus l'un pour l'autre l'unique référent, à la fois amis, amants et parents réciproques.

Mais lorsque Lucie prend la tangente, pour aller respirer ailleurs que dans l'espace confiné et mortifère de la chambre où est née leur passion et que Diastème décrivait dans *La Nuit du thermomètre*, Simon pète un câble et s'enfonce peu à peu dans la ratiocination vaine et l'autodestruction. A trop vouloir être préféré quand il suffit d'être aimé, à trop réclamer l'exclusivité, à refuser de comprendre que l'amour est pur engagement sans aucune assurance de réciprocité, Simon prend la voie de la folie, refusant obstinément le principe de réalité et se retrouvant victime d'un brasier qu'il est le seul à entretenir de sa flamme.

Peut-être faut-il déjà être revenu de tout pour admettre que l'autre est une liberté irréductible, peut-être est-ce affaire de vieux un peu rances de s'aimer sans faire de l'autre sa chose et l'unique objet de sa jouissance, peut-être est-ce avoir renoncé à l'absolu que d'accepter la relativité d'une défaite toujours possible… Toujours est-il que les affres de Simon sont davantage inquiétantes qu'exaltantes et que l'amour que décrit Diastème est terrifiant dans le totalitarisme des affects qu'il suggère.

Lucie et Simon sont les êtres d'une inscription ratée. Rasoir de la scarification pour lui, aiguilles du tatouage pour elle, ils marquent leur corps faute de pouvoir tracer ensemble un chemin qui modifierait le monde. Narcissiques et égoïstes dans l'union comme dans la séparation, ils ne parlent que d'eux-mêmes et de ceux qui les entourent au plus proche, et sont vides comme les forteresses de Bettelheim. Diastème parle à leur propos d'amour fou quand il ne s'agit que de l'amour de fous dont la passion a stérilisé le monde commun. Cet amour est sans projet, autocentré, fondé sur le rejet d'une altérité véritable et féconde dans sa différence. L'amour fou n'est pas ici dépassement de la raison et de ses impératifs ou rejet des conventions étroites : Simon rêve d'un voyage de noces en Italie et d'un confort marital que l'on devine petit-bourgeois, hygiéniste (on ne boit pas, on ne fume pas) et plan-plan.

Pour incarner la passion de Simon, Diastème retrouve Frédéric Andrau, qui jouait déjà le rôle de cet adolescent douloureux dans sa première pièce, La Nuit du thermomètre, dont le succès a été considérable. La conviction du comédien est indéniable et sa composition de cet homme prisonnier de l'impossible est indéniablement frappante. On reste suspendu devant le spectacle de cette spirale démente où s'enfonce le personnage. Toujours est-il que, malgré la performance technique, on reste à l'écart de la compassion, davantage ahuri devant une telle défaite du sens commun que véritablement touché par le récit des affres de ces petits enfants du siècle. Peut-être parce que c'est toujours là le signe de la folie véritable : l'incapacité foncière à pouvoir être tout à fait compris…

Catherine Robert

Coup de foudre

Une épaisse chevelure d'ébène, épaisse à en casser tous les peignes, et des lunettes rondes cerclées de fer lui donnant l'allure d'un jeune Rimbaud qui se prendrait les pieds dans ses ailes d'Albatros. Simon est un jeune homme sans histoires. Il ne boit pas, ne fume pas, ne se drogue pas et ne s'intéresse pas au foot. De quoi inquiéter son père quant à ses amitiés particulières. Mais il y a Lucie. Une Lucie, ça rassure bien les parents. Simon ne comprend pas pourquoi Lucie est partie faire du bateau avec un garçon au prénom ridicule. Une croisière sans retour pour leur amour. Simon sombre. Lucie c'était sa bouée, son phare. Il erre, s'échoue, s'écorche. Inlassablement, il grave le nom de Lucie partout, jusque dans sa chair. Parce que Lucie, il l'a dans la peau, son corps est le parchemin vivant de son amour.

Amour, souffrance et rencontres ratées

Simon et Lucie étaient les héros de La nuit du thermomètre. Le spectacle bénéficiait d'un état de grâce entre l'auteur et ses interprètes : Emma de Caunes et Frédéric Andrau. La rencontre de Diastème avec Frédéric Andrau est, pour le théâtre, ce que celle de François Truffaut avec Jean-Pierre Léaud a été pour le cinéma. La fusion d'un auteur et d'un comédien. Frédéric Andrau est Simon, pour la deuxième fois. Il donne sa petite voix de garçon un peu gauche, capable de toutes les audaces, comme un timide. Frédéric Andrau a 33 ans, il a puisé son personnage à la source de son enfance. Une petite voix douce qui chantonne son poème d'amour, son ode à Lucie. Sa démarche, un poil hésitante, ses gestes maladroits et son échine courbée sous le poids du malheur, tout dans la composition de Frédéric Andrau sert à bâtir Simon. 107 ans nous parle d'amour, de souffrance, de rencontres ratées. Une énumération bien austère, mais le talent de Diastème est d'avoir fait parler son personnage avec une langue authentique, bourré de poésie. Simon, après de tragiques péripéties, ne perd jamais son humour et son autodérision, il nous fait rire tendrement. Frédéric Andrau est l'un des comédiens les plus talentueux que l'on puisse applaudir à Paris. Emouvant et saisissant.

Marie-Laure Atinault – 30 novembre 2004

REGARDEN COULISSE.COM

Simon, 16 ans, aime Lucie, mais celle-ci l'a quitté. Pourtant, Simon l'aime d'un amour fou, brûlant, extrême et est prêt à tout pour la revoir, la récupérer... Sur un thème vieux comme le monde, et à partir d'une situation pouvant donner lieu à des débordements de mièvrerie, Diastème, auteur et metteur en scène de *107 ans*, nous livre un bijou d'humour noir.

Seul en scène, Simon, interprété par Frédéric Andrau, nous fait partager son quotidien d'adolescent d'apparence tranquille, entre sa relation avec Lucie et ses rapports inexistants avec son père. Croquant ces tranches de vie avec un verbe vif et aiguisé, Simon nous livre sa vision des choses, avec son oeil acerbe, parfois halluciné, mais toujours attachant.

Pourtant, au-delà de l'humour noir et décalé, *107 ans* propose une palette d'émotions bien plus large. Parfois pathétique et dérisoire, parfois poignant et déchirant, sous la quotidienneté anecdotique du récit de Simon perce l'immense désespoir d'un chagrin inconsolable. Car il s'agit bien de ça : "une histoire dans laquelle le temps, contrairement à l'adage, ne guérit pas les blessures", nous explique l'auteur. Avec beaucoup de finesse, le texte distille insidieusement le sentiment d'immense souffrance qui habite constamment le personnage, malgré son apparente légèreté.

A ce propos, Frédéric Andrau incarne avec beaucoup d'intelligence ce personnage d'adolescent complexe, lui rendant subtilement toute sa fantaisie mêlée de tristesse. Au final, *107 ans* est une belle rencontre entre un comédien, un texte et une mise en scène tirée au cordeau.

Stéphane Ly-Cuong - novembre 2004

BULLETIN DE SORTIES

Simon a 16 ans. Il n'aime pas le foot. Il ne fume pas, ne boit pas. Simon a eu son bac avec un an d'avance. Il donne beaucoup de soucis à son père. Heureusement il y a Lucie. Ça rassure un père, une Lucie. Comme une preuve que son fils n'est pas pédé. Simon aime Lucie, passionnément, uniquement. Elle est la femme de sa vie. Il connaît tout d'elle, son odeur, son parfum, les couleurs de son humeur. Simon existe parce qu'il aime Lucie. SA première femme comme la première femme de l'humanité. Il l'a dans la peau. Au sens propre comme au sens figuré. Alors lorsque Lucie en aime un autre, l'univers de Simon bascule. Trop petit pour son âge, trop sage, trop ceci, pas assez cela. Simon traque son amour. Le regard perdu dans ses souvenirs d'étoiles derrière ses lunettes qui n'arrivent pas à la vieillir. Simon bascule. Au risque de se perdre.

107 ans est une rencontre, celle d'un auteur, Diastème, et d'un comédien, Frédéric Andrau. Le premier rendez-vous a été pris au théâtre Marigny pour « *La Nuit du thermomètre* avec Emma de Caunes et Frédéric Andrau. Simon et Lucie ont débarqué dans nos cœurs. On retrouve Simon jeté dans le désarroi abyssal du désespoir amoureux. Frédéric Andrau donne à Simon une fragilité poétique, une inconscience de sa propre identité proche du renoncement de certains adolescents. C'est l'histoire terrible d'un mal de vivre, d'un mal d'aimer. Simon ne veut pas guérir de ses blessures, ni celles du cœur, ni celles de l'esprit, ni celles de son corps qu'il entaille à coup de cutter exutoire. Simon transforme son corps en parchemin vivant sur lequel il incise en calligraphie sanguinolente le nom de Lucie, cinq lettres qui veulent dire amour et vivre.

Le texte assomme. Il suffit d'écouter le silence qui précède la salve d'applaudissements après le noir final. Cet instant de silence qui signe l'attention et l'émotion d'un public captivé. Simon nous émeut au plus profond des couloirs de nos cœurs. On a tous éprouvé la douleur indicible d'un chagrin d'amour. Simon, lui, ne veut pas guérir car s'il guérit, il perd son identité. Toujours lucide, il parle, analyse, enjolive, rêve à ses voyages de noces amoureuses. Avec une acuité d'analyste, il observe sa vie dans un hôpital psychiatrique, et dit des paroles qui font réfléchir sur la difficulté de comprendre l'humain et le désespoir. « Ils ne peuvent pas me faire plus de mal qu'en m'empêchant de me bousiller ». il dit cela avec sa petite voix douce et déterminée.

La rencontre fusionnelle d'un auteur, Diastème, et d'un comédien, Frédéric Andrau, donne un spectacle d'une beauté bouleversante tant par sa simplicité de facture que par la densité des émotions. Frédéric Andrau joue comme un funambule somnambule qui traverse un précipice de lame de couteau. Il n'a pas le droit à l'erreur. Ce trentenaire prend la voix et la gestuelle d'un adolescent un peu gauche.

Dans la tourmente avignonnaise où l'on enchaîne pièce sur pièce comme des marathoniens assoiffés de record culturel, *107 ans* est un îlot sur lequel on s'arrête. On ressort KO, le cœur un peu vague. On éprouve deux besoins irrépressibles : celui de faire une pause pour respirer et emmagasiner la beauté du texte et de pouvoir acheter le livre pour lire avec la voix de Frédéric Andrau en musique.
Avignon cette année a trouvé son prince, il s'appelle Frédéric Andrau.

Marie Laure Atinault - 25 juillet 2004

Simon aime Lucie

Simon est prêt à aller jusqu'au bout. Il aime Lucie comme on aime la vie. Simon est touchant de sincérité. Sa simplicité, sa drôlerie, déconcertantes, sont incroyablement captivantes. Simon est fou d'amour, c'est peu de le dire. Il nous raconte sa passion. Il revit son parcours, vibrant, halluciné, hallucinant, et on le suit, et on l'écoute... Jusqu'où ira-t-il ? On est prêt à tout entendre ; ça faire rire, peur, mal. C'est le récit d'une souffrance, nourrie d'espoir, débordante de naïveté.

Ce que fait passer Frédéric Andrau, acteur prodigieux, je pèse mes mots, dépasse la dimension effarante mais anecdotique des faits. On entend vite autre chose, comme la parole d'un enfant, - il est jeune, il ne veut pas grandir-, un enfant qui peine à vivre, quelque part dans le monde et dans le temps. Peut-être un de nos voisins.

La mise en scène est de Diastème, auteur du roman dont est tirée la pièce, qui fait suite à *La Nuit du thermomètre*. Le comédien et lui ont signé l'adaptation. A ne pas manquer.

D. Rousseau – 30 juillet 2004

Un jeune homme dérangé est prêt à tout pour garder sa copine, même au pire.



Amour fou et confession d'un passionné non repenti. 107 ans introduit le public dans le récit à tiroir d'un jeune homme dérangé. Simon est prêt à tout pour garder Lucie, même au pire. En ado border line qui monologue en s'adressant à une âme sœur absente, Simon endosse le rôle d'un Roméo dans une histoire d'amour éternel. De la première rencontre à la séparation forcée en passant par un cheminement logique qui explique son geste déraisonné qui le mène à un point de non retour, le narrateur se répand en anecdotes intarissables comme pour combler le vide laissé par Lucie. Réflexions percutantes et remarques tranchantes comme les entailles faites au cutter par Simon pour laisser une trace de son amour, le texte imprègne le public d'un univers fantasmagorique. Un monde intérieur à plusieurs voix que joue en virtuose Frédéric Andrau. Hymne à l'amour sans limite, Diastème dresse le portrait d'un néo romantique de son temps en quête d'un amour éternel.

Ange-Lise Lapied - juillet 2004

e-gazette du festival d'Avignon

107 ans

Après le succès de "La nuit du thermomètre" Diastème propose ici au festival d'Avignon, l'adaptation et la mise en scène de son nouveau roman "107 ans". Un texte puissant, un spectacle troublant et émouvant.

« Rien à foutre que tu fasses du bateau avec Stephen mon amour, de toute manière tu n'aimeras pas cela et tu reviendras. Oui, tu reviendras ! », répète d'abord tendrement Simon, avant de céder à l'agacement, puis au dégoût pour sombrer enfin dans l'incertitude. C'est vrai qu'elle l'a quitté Lucie. Pourtant Simon et Lucie, c'était pour la vie, c'était le couple le plus heureux de la terre, ceux qui s'aimaient le plus.

Alors Simon le sait, plus rien ne comptera jamais plus que cet enfant, si belle, si douce, plus rien ne comptera jamais plus que la douceur de sa peau, le goût de ses lèvres et son petit tatouage, un petit serpent dans le dos. Du haut de ses dix sept ans, Simon, l'adolescent fragile et insatiable, est devenu l'amoureux fou prêt à dédier sa vie à Lucie. Décrocher les étoiles, déplacer les montagnes, plus rien ne lui fait peur. Simon s'inscrit désormais dans la démesure, se blesse, se grave sur le corps, au cutter et en lettres majuscules, le si joli prénom de Lucie. Il veut l'épouser pour la faire sienne, pour se forcer à ne jamais renoncer à elle.

« 107 ans », troisième roman de Diastème, c'est avant tout une histoire d'amour à la première personne, l'histoire de Simon et Lucie livrée dans un texte brut, choc sans tabou, sans fioriture, sans détour. « 107 ans » c'est aussi une pièce de théâtre mise en scène par son auteur et son comédien fétiche Frédéric Andrau. Alors, presque amoureusement, Diastème livre son comédien au public, faisant de lui son porte-parole, son messager d'amour, son modèle. Seul en scène, Frédéric Andrau accepte de devenir Simon et de porter à lui seul la charge d'un texte où l'émotion est quasi- absolue, la charge d'un texte qui ne supporte aucun temps mort, aucune faiblesse, aucun détournement.

Au-delà de la performance du comédien, de la prouesse artistique, Frédéric Andrau sait s'effacer devant Simon, lui prêter son corps et sa voix pour ne laisser résonner que le trouble de ses sentiments, que son poème d'amour. Alors, Simon raconte. Lucie l'a quitté et depuis il s'est arrêté d'exister, comme un Rimbaud qui n'écrirait plus au-delà de ses dix sept ans parce qu'il n'écrirait plus jamais rien de bon, plus jamais rien d'aussi fort, d'aussi vrai.

Simon s'est constitué tout seul prisonnier de son histoire avec Lucie, parce qu'il n'aimera plus jamais autant, parce qu'il sait que rien ne sera aussi fort que ce premier amour, cet amour absolu, cet amour unique, parce qu'enfin il ne sera plus jamais cet adolescent génial, capable de s'abandonner et de convoiter l'absolu, juste pour Lucie.

Fanny Largaud – 15 juillet 2004

e-gazette du festival d'Avignon

Portrait de Frédéric Andrau

Nominé aux Molières aux côtés d'Emma de Caunes pour son interprétation dans « la Nuit du thermomètre », Frédéric Andrau fait figure de jeune premier du théâtre et du cinéma français. Mais loin des projecteurs parisiens, c'est en Avignon que ce jeune comédien joue tous les jours au théâtre de la Luna, la nouvelle pièce de Diastème : « 107 ans ». Portrait d'un comédien qui a le vent en poupe.

Frédéric Andrau redevient Simon dans « 107 ans », l'adaptation du dernier roman de Diastème dans le sillage de la « Nuit du Thermomètre », un jeune homme perturbé et amoureux fou de Lucie. Mais dans la vie, Frédéric n'a de Simon que sa timidité. Plutôt accessible, séducteur et joueur, Frédéric Andrau sait se faire apprécier et parler de lui. Sûr de lui, c'est très tôt que le jeune homme se lance dans une carrière de comédien. A 15 ans, il joue déjà en Avignon avec des potes, puis le cinéma le rencontre et tout s'enchaîne plus ou moins. Frédéric Andrau devient notamment le héros de « F. est un salaud », un film troublant, moderne et plutôt osé où il endosse le rôle d'un pédé, chanteur de rock sans scrupule, qui fascine, manipule et torture. Il est à la fois victime et bourreau. Un rôle dont beaucoup se passerait, du sur- mesure, un défi qui ne pouvait pas échapper au tempérament fougueux et entreprenant du jeune comédien. Très remarqué pour sa performance d'acteur, un certain Diastème commence à son tour à s'intéresser à lui.

Alors, l'aventure Diastème- Andrau peut commencer. De leur première rencontre, naîtra en 2000 « Même pas mal », un film au titre évocateur, un premier essai qui porte déjà en lui les thèmes et l'empreinte de « la Nuit du thermomètre » et « 107 ans ». Artistes complémentaires, amis, désormais inséparables, le couple Andrau- Diastème parie sur une aventure à trois avec Emma de Caunes sur les planches du théâtre Marigny dans « la Nuit du thermomètre ». Un pari osé et ambitieux, vu que c'est la première fois que Diastème et Emma de Caunes se lancent dans le théâtre. A la mise en scène Diastème, sur les planches deux jeunes comédiens au physique d'ados, deux enfants terribles, au centre un texte magnifique signé Diastème. Le succès ne se fait pas attendre, la pièce fait un tabac. Nominés aux Molières, Emma de Caunes et Frédéric Andrau s'assurent de longs mois de scène. Mais pour Diastème, pas question d'en rester là. C'est dans l'ombre, dans l'urgence, pendant que Simon et Lucie s'aiment sur les planches qu'il écrit son troisième roman : « 107 ans ».

Au centre du roman, Simon et sa déchéance, Simon et sa folie, Simon et son amour fou pour Lucie; un texte fort, brut, terriblement émouvant. Encore empreint de « La Nuit du thermomètre », Andrau-Diastème décide très vite, d'adapter le texte pour le théâtre et de présenter cette pièce directement à Avignon. Dans l'urgence, dans l'amitié et la passion artistique, les deux compères travaillent sans relâche. Frédéric Andrau apprend en deux temps trois mouvements un texte long, sans cesse modifié, sous l'œil vigilant du maître. L'entourage de Frédéric se débrouille pour se libérer au mois de juillet et l'aventure peut commencer. Frédéric Andrau redevient Simon pour donner corps et vie à un texte sublime, un texte d'amour qui parle de Simon et Lucie, de cet adolescent là, fou d'amour pour Lucie, prêt à tout pour Lucie, juste pour Lucie

Fanny Largaud – 22 juillet

La Provence

Ce qu'il faut voir avant de partir

J-3 avant la fin du Festival du Off. Après le séisme de 2003, le théâtre a repris ses droits – ou presque – dans les rues d'Avignon. Alors s'il fallait faire un dernier marathon, un dernier baroud d'honneur, de 10 heures à minuit, histoire d'ajouter un petit supplément d'âme à la longue liste des souvenirs, voici une petite sélection de la rédaction. Et maintenant c'est à vous de voir...

18 heures – *107 ans*
Seul en scène, Frédéric Andrau, pour livrer les mots de Diastème. Un duo gagnant qui avait déjà créé ensemble *La Nuit du thermomètre* avec Emma de Caunes. Le personnage campé par ce comédien, de l'ombre à la lumière, dit la vie, l'amour, la mort.
Une histoire d'amour absolue entre Simon et Lucie, dont l'auteur voulait qu'elle puisse « comme la vie, faire rire, faire peur, faire mal ».
Mission accomplie – Une réussite

N.V.E et A.D. – 29 juillet 2004